

Catherine Bolduc. Mes châteaux d'air et autres fabulations 1996-2012, Geneviève Goyer-Ouimette (dir.), Saint-Hyacinthe, Expression, Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe et Laval, Maison des arts de Laval, 2012, 295 p.

Dominique Allard

Numéro 77, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68387ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions esse

ISSN

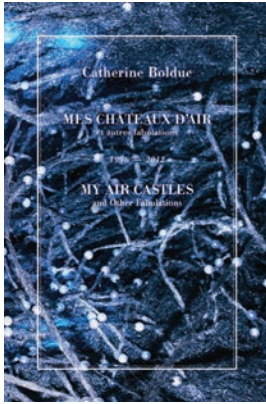
0831-859X (imprimé)

1929-3577 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Allard, D. (2013). Compte rendu de [*Catherine Bolduc. Mes châteaux d'air et autres fabulations 1996-2012*, Geneviève Goyer-Ouimette (dir.), Saint-Hyacinthe, Expression, Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe et Laval, Maison des arts de Laval, 2012, 295 p.] *esse arts + opinions*, (77), 80-80.



Catherine Bolduc. *Mes châteaux d'air et autres fabulations 1996-2012*

Geneviève Goyer-Quimette (dir.), Saint-Hyacinthe, Expression, Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe et Laval, Maison des arts de Laval, 2012, 295 p.

Sous la direction de Geneviève Goyer-Quimette, le centre d'exposition Expression et la Maison des arts de Laval publiaient récemment le troisième volet de l'important projet « bilan » consacré à l'œuvre de Catherine Bolduc, *Mes Châteaux d'air et autres fabulations 1996-2012*. Audacieuse, la publication de près de 300 pages comprend les textes de l'artiste, de la commissaire et de deux auteurs invités, Marc-Antoine K. Phaneuf et Anne-Marie St-Jean Aubre, une annexe chronologique et bibliographique et nombre de clichés photographiques d'œuvres in situ. Singulière, la monographie emprunte de par son style à l'œuvre littéraire, tandis que la conception reprend, pour sa part, les encodes du projet d'exposition. Plusieurs objectifs sous-tendent le projet tant au niveau de son contenu que de sa forme ; comme le note la commissaire à la publication, l'intention était à la fois de proposer un survol de la production de l'artiste, de présenter des installations autrement disparues, d'aborder la publication comme « un nouvel espace à investir » et de « briser le cadre plat du livre [...] afin de simuler l'expérience réelle des œuvres ». (p. 11)

Parmi les stratégies employées afin d'engager la relation et ainsi faire du livre un « espace réel », notons le caractère poétique et intimiste du propos. Comme en témoigne le titre de l'ouvrage, ce sont les souvenirs qui, à l'origine de l'œuvre de Bolduc, servent ici de point d'intersection entre les textes : tandis que Goyer-Quimette réfléchit sur les mécanismes de la mémoire tels que la remémoration et la réinterprétation centrales au processus créatif de l'artiste, le texte de Phaneuf recense *soixante-quatorze vérités à propos de Catherine Bolduc* qu'il associe, de manière poétique, à son vocabulaire plastique. Différemment, le texte de St-Jean Aubre établit le rôle prépondérant de la littérature dans sa démarche, et propose une analyse des œuvres en relation à ses souvenirs de lecture. Enfin, le court texte de Bolduc sert stratégiquement d'entrée en matière : de ses expériences de voyage, l'artiste évoque les thèmes dialectiques qui animent sa pratique (désir/déception ; souvenir/fantasma ; réalité/fiction) qui seront retrouvés au fil des essais. Ainsi, à l'image de la pratique de l'artiste, les éléments conceptuels et graphiques de la publication nous apparaissent parfaitement liés, bouclés. C'est ici un des points saillants du livre : entre les renvois aux volets précédents, la complémentarité des textes, les références multiples au cinéma et à la littérature et aux souvenirs de l'artiste, la publication permet une meilleure compréhension du processus créatif de Bolduc parce qu'il est lui-même construit comme « réseau associatif en constant état de réajustement ». (p. 19) À cet égard, mentionnons le remarquable travail graphique de Jean-François Proulx qui, par l'ajout d'annotations au stylo bille en marge des textes, participe à la création d'un auteur/lecteur fictif qui emploie la marge tel un aide-mémoire ou, plus largement, comme espace de toutes probabilités mémorielles.

[Dominique Allard]



photo : © CCA / Lars Müller Publishers

En imparfaite santé : la médicalisation de l'architecture

Giovanna Borasi et Mirko Zardini, (dir.), Centre canadien d'architecture, Canada et Lars Müller Publishers, Suisse, 2012, 399 p.

Codirigée par Mirko Zardini et Giovanna Borasi, commissaires de l'exposition *En imparfaite santé : la médicalisation de l'architecture* présentée au CCA, cette publication propose une réflexion critique sur l'influence de la santé et de la médicalisation en architecture, en paysagisme et en urbanisme, des années 50 à aujourd'hui. Débordant du cadre de l'exposition, et conçu comme outil didactique, l'ouvrage comprend huit essais associés aux questions d'allergies, d'asthme, de cancer, d'obésité, d'épidémies et de vieillissement, ainsi que plusieurs maquettes et projets architecturaux, mettant l'accent sur une conception culturelle de la santé.

Pour ce faire, une attention particulière est portée aux transferts métaphoriques associés à l'idée de transplantation chirurgicale, par la création de parcs urbains dits « poumons verts », ou encore à celle d'une régénération du corps urbain à coups de procédures médicales. Les rénovations thérapeutiques qui verdissent les toits et les façades pour les couvrir d'une nouvelle « peau végétale », et par les effets « placebos » de l'architecture en sont d'autres exemples. Partant de la proposition selon laquelle « nous sommes obsédés par l'idée de santé au point d'avoir donné naissance à une nouvelle philosophie imprégnée de moralisme, le *santisme* » (p. 15), le livre met en lumière les incertitudes et contradictions inhérentes à la manière dont l'architecture aborde les questions propres au domaine de la santé. L'exposition prolonge ainsi la réflexion portant sur le bien-être et l'espace urbain entamée lors de présentations précédentes au CCA, notamment *Actions : comment s'approprier la ville* (2008) et *Sensations urbaines* (2006).

Soulignons la qualité de l'ouvrage à commencer par la conception graphique originale qui en facilite sa consultation entre autres, par un système d'indexation à même les textes qui, au moyen de variations typographiques, marquent les termes et expressions nécessaires à la compréhension du propos. Notons aussi la riche réflexion de David Gissen qui interroge la possibilité d'une esthétique architecturale de la pollution et invite à questionner sur le caractère utopique des projets proposés. D'ailleurs, le point fort de l'ouvrage relève de la posture critique qu'adoptent les auteurs afin de mettre en évidence l'incapacité – « l'imparfaite santé » – de l'architecture à répondre aux récentes préoccupations en matière de santé publique, dont le discours ambigu sous-tend non seulement l'idée de bien-être, mais celle de pouvoir et de privilège. Or, en perdant sa capacité critique face aux discours prégnants et ubiquitaires sur la santé, l'architecture actuelle se pose elle-même comme un corps malade pour lequel les auteurs prescrivent son urgente « démedicalisation » – danger qu'ils n'hésitent pas à illustrer par une référence constante au film de fiction *Safe* (1995) de Todd Haynes qui effraie par l'évocation d'une vie menée en quarantaine permanente.

[Dominique Allard]